

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Une grande ville qui n'en est pas une

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 146-148

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Une grande ville *qui n'en est pas une*

Non, vous direz ce que vous voudrez, mais pour une grande ville, ce n'en est pas une. Le seul fait déjà d'être assise sur un talus, s'il ajoute à Fribourg quelque charme, lui enlève la majeure partie de la gravité requise.

Ce n'est pas nous d'ailleurs qui allons nous en plaindre. Ni elle non plus : chaque fois qu'elle commence à se prendre au sérieux, elle n'en vient pas à bout et se met à sourire, en nous y invitant aussi. Elle a la fraîcheur de cette petite fille à qui on avait mis des ailes, et qui se grattait distraitemment, oubliant sa qualité d'ange.

Mais je suppose un moment que vous vous posiez encore la question. Tout à votre affaire et pesant minutieusement le pour et le contre, vous arrivez à un carrefour, rue de Romont. Cette fois, vous croyez bien tenir l'argument définitif en faveur de la grande ville : au centre de croisement, une guérite est placée et un gendarme dedans, qui règle le sort des humains entre ses doigts gantés de blanc. Cela sent son petit Londres, il n'y a pas à dire. Le lendemain, vous repassez au même endroit, vous retrouverez le tout en bonne place et par-dessus le marché — devinez, je vous prie — une charmante personne qui fait un brin de causette avec le représentant de la force publique ; entre deux files d'autos, on lui trouve le temps de sourire du haut de la guérite. Il faut être aimable, que diable, puisqu'on nous fait cette réputation. En tout cas, vous jurez, mais un peu tard, qu'on ne vous y reprendra plus.

Fribourg, décidément, n'est pas une grande ville.

On n'éprouve pas ici l'écrasante impression de peur, et presque de honte, que donnent ces villes à l'air mauvais, où les bâtiments anonymes vous fixent de leurs yeux vides. Tout au plus l'hiver, quand on enlève les volets pour

mettre les doubles-fenêtres, quelques instituts de la place ont l'allure de maisons brûlées. Heureusement la neige arrive, qui arrange les affaires en revêtant tout de grâce, jusqu'au bulbe de Saint-Michel — que dis-je un bulbe : un oignon à faire pleurer — et pour la première fois met un peu de lumière dans la cour des orphelins aux longs tabliers tristes. On sable. Après le dégel, les ouvriers, munis de rudes balais, peigneront rituellement la chaussée jusqu'à ce qu'apparaissent les pavés avec leurs raies bien droites : on dirait un gamin qui sort du coiffeur.

Quand le soleil, à son tour, aura fait la place nette, les fenêtres s'ouvriront toutes grandes, et les bruits et les couleurs vont vous sauter à la figure, comme quelqu'un qui depuis longtemps attendait derrière la vitre. Les heures alors ne nous arrivent plus enneigées, mais les cloches, tant il fait beau, se mettent à chanter d'elles-mêmes à pleine voix et de partout à la fois, comme cette statue égyptienne dont les Anciens nous disent qu'elle vibrait en voix humaine aux premiers rayons du soleil. On les reconnaît peu à peu : celle de l'Hôtel-de-Ville, impérieuse comme un officier d'état-civil ; celle des Cordeliers, avec cette voix trouble qu'ont les adolescentes ; celle de la cathédrale, absente et lointaine, car elle vient du ciel.

Il y a place ici pour les cris des oiseaux et des enfants, et Fribourg écoute sans se moquer le bavardage des sorties d'école ou les graves assemblées autour d'une poupée. On peut retrouver ici la joie enfantine des rues de village et la paresse de ces matins où les jeux mêmes ont de la peine à s'éveiller, parce que c'est congé. Il y a place ici pour les enfants, même à la majestueuse Aula de l'Université, et le public assiste sans humeur à quelque menue fête de famille où les petits miment des chansons.

Ne serait-ce pas peut-être que le peuple de Fribourg lui-même est bon enfant — à condition qu'on enlève tout écho moqueur à cette expression. Il n'y a pas que des gosses, je vous assure, pour contempler les jouets qui bougent dans les vitrines (il y a même des abbés), ou pour rester sur le trottoir, quand il fait bien froid, à

regarder le rouleau compresseur. Le plus beau jouet vivant, c'est tout de même le funiculaire : entre la Basse-Ville et la Haute, deux voitures sur l'âge montent et descendent tout le long du jour un raidillon d'une bonne centaine de mètres ; après quelques coups de sonnette, les contrôleurs, portant casquette et lettres d'or, distribuent les billets, et l'on n'a pas le temps, avant la fin du voyage, d'arriver au quatorzième et dernier point du règlement qui préside à la bonne tenue de la chose. Et qui donc, sinon un enfant, a eu l'idée qu'il manquait cette étoile, naïve et lumineuse, au sommet de la cathédrale : « Cela fera plus joli pour les fêtes... »

Mais la pente a du bon : elle développe le sens social. Vous vous demandez à quoi pense cet homme qui avec un pareil chargement de fleurs (pour quelle noce ou quel enterrement ?) s'attaque à la rue montante, au risque de se « couronner » à chaque pas. Il pense qu'il ne sera pas seul : tout à l'heure, on lui donnera le coup de main sans compliment, même si ce n'est pas tout à fait sur le chemin. Toujours à cause de la pente naturelle, les chevaux vont ordinairement deux à deux, et les religieuses aussi. Enfin, comme il n'y a pas ici le régime de séparation entre l'Eglise et l'Etat, on ne sait pas bien où commence l'un et où finit l'autre, comme le français et l'allemand. C'est ainsi qu'aux orgues d'une église de l'endroit — et pas des moindres — on joue le chant qui fait pleurer les échos de la Gruyère et les Suisses de l'étranger. A certains moments de la journée, les rues ressemblent aux allées d'un couvent dont les laïcs ont l'air d'avoir franchi la clôture. Il n'est pas jusqu'aux établissements publics qui ne cèdent à cette ambiance, et j'ai lu sur des enseignes agacées par la bise : « Auberge de l'Ange », « Restaurant de la Persévérance ».

De la persévérance... c'est la grâce que je vous souhaite.

A. R.